

## **Le 24 Septembre 44 à Moussey**

*la 2ème, la « grande » déportation*

*(Le récit de Jean-Pierre Houel. Extraits de son petit livre « Moussey 1940-1944 »)*

## LE 24 SEPTEMBRE 1944

Le dimanche 24 Septembre 1944, j'étais avec ma mère à la petite messe du matin qui avait lieu à 7 H 30.

La messe se terminait, il était donc 8 heures, lorsque la porte de l'église s'ouvrit. C'était ma tante qui venait nous dire de regagner rapidement la maison car les allemands encerclaient le village. Ma tante habitait sous le même toit que mes parents, rue du Fossé, et elle avait vu, les allemands se déployer en tirailleurs, l'arme à la main, à la limite des prés et des bois, devant notre maison, au lieu-dit " La Chaume ". C'était significatif.

Je précise, pour les plus jeunes, qu'à cette époque, Moussey n'avait pas le même aspect qu'aujourd'hui et rien n'était boisé à l'endroit cité.

Aussitôt, enfourchant sa bicyclette, ma tante partit au plus vite vers l'église. Elle nous avisa de ce qui se passait, ainsi qu'à Mr. Jules Py, le maire, à l'abbé Gassmann et à quelques fidèles et regagna son domicile. Nous sortîmes de l'église. Je m'attendais à voir des soldats plein la rue. Il n'y en avait pas. Les allemands étaient autour de Moussey et pas encore à l'intérieur. Je revenais à pied, vers le carrefour de la crèche des Ets Laederich avec le groupe qui sortait de l'église et qui diminuait en nombre au fur et à mesure que nous remontions.

Au pont de la crèche, une patrouille barrait le passage et malgré mon insistance, il me fut impossible d'aller plus loin. Ma mère qui, grâce à sa bicyclette, avait quelques minutes d'avance, n'avait rien vu à cet endroit, put regagner la maison. Voyant que les allemands commençaient à pousser des gens dans la cour de la crèche, je m'étais réfugié chez mon camarade René Meisch, qui habitait où réside Marc Lalevée. Je dois dire que dans les premières personnes qui entrèrent dans la cour de la crèche, il y avait le restant du groupe qui sortait de la messe dont une partie des familles Py et Cart.

Revenant à René Meisch, celui-ci était comme moi, dans cette période, un élève de l'abbé Mollier. Il avait été retardé dans ses études par faits de guerre, était un peu plus âgé que moi et souhaitait faire une carrière militaire. Il fut déporté et mourut dans les camps.

Avec René, nous nous étions réfugiés dans une pièce dont les volets étaient fermés et donnaient vers la crèche. Il était impossible de fuir:

derrière la maison, il y avait la rivière avec un mur très haut, à un bout, des jardins débouchant sur la rue, devant, des soldats et sur le pont, la patrouille qui veillait.

Avec un couteau, nous fîmes une entaille dans la lamelle de l'un des volets. En y collant un oeil, on pouvait voir ce qui se passait dans la cour de la crèche et ainsi observer les habitants de Moussey que les allemands faisaient entrer dans ce lieu. Notre observation fut de courte durée car des soldats vinrent nous déloger et sans brutalité nous ordonnèrent de suivre les autres personnes.

Je me retrouvais donc dans la cour de la crèche avec déjà une bonne partie de la population de Moussey. L'expulsion des habitants hors de leur maison se fit plus ou moins rapidement ou brutalement. Pour moi, il y avait trois sortes d'allemands. D'abord ceux qui commandaient l'opération, ils n'étaient pas un grand nombre. Ceux qui portaient sur la manche de la veste l'écusson "S.D." ( en allemand Sicherheits Dienst ) traduit en français "Service de Sécurité". C'étaient les braves, les meilleurs, vrais nazis, assimilés aux S.S. Ils assassinaient, ils incendiaient. C'était leur métier. Ceux de la Wehrmacht qui exécutaient aveuglément les ordres, sous peine de sanctions graves si cela n'était pas fait au goût de leurs chefs.

Parmi ces soldats, certains exécutaient les ordres avec une certaine aversion, d'autres s'appliquaient avec brutalité afin que tout fut fait le plus vite possible. Pour moi, ce jour là, c'étaient tous des allemands et ils ne valaient pas mieux les uns que les autres. Pour confirmer ce que je viens d'écrire, je dois rappeler ce qui s'était passé chez mes parents.

Ma mère et ma tante se trouvaient dans une pièce donnant sur la route. Un soldat entra et dit à ma tante qui parlait allemand : " Madame, il faut partir! " " Mais où fit ma tante ! " L'allemand : " Je ne sais pas. Partez dans la rue ". Ma tante : " Mais pourquoi? ". L'allemand : " Je ne sais pas, c'est un ordre ! ". Montrant ma soeur qui avait deux ans, ma mère dit : " Et la petite ! ". Réponse : " Oui. Emmenez la ".

Le soldat resta là, le fusil à la bretelle pour voir s'il avait été bien compris.

Ma mère habillait ma soeur, lorsque la porte s'ouvrit en coup de vent, laissant passer comme la foudre un espèce d'escogriffe, casqué, habillé de vert, le fusil à la main et qui criait : " raus schnell! raus schnell! ". L'autre soldat lui dit : " mais calmes - toi, tu vois bien qu'elles se préparent ". Les deux soldats partirent.

C'est probablement cet excité qui était passé à la maison Cart, nos voisins, où la bonne, Huguette Duloisy avait été littéralement jetée dehors

avec les trois plus jeunes enfants âgés respectivement de 2, 8 et 11 ans. Mr. et Mme. Cart étaient déjà à cette heure là " à la crèche ".

La même scène se répéta à d'autres endroits. Beaucoup de gens n'ont rien pu préparer et personne ne savait où nous allions. Certains hommes sont partis en chaussons ou en sabots. Le dimanche à cette heure là, on faisait un peu relâche et la surprise fut totale.

On a cité le cas d'un homme qui était parti avec tout l'argent du ménage. A cette époque là, peu de gens avaient des comptes bancaires ou des carnets de chèques. L'employeur donnait le salaire dans une enveloppe et on plaçait cet argent dans le buffet ou dans l'armoire. Dans la précipitation, cet homme prit l'argent dans sa poche, et comme à la crèche, les hommes furent séparés du reste de la population, ce fut sans un sou que se retrouva son épouse.

Les allemands avaient commencé à vider les maisons à partir de l'usine Gérard du Harcholet sans aller vers le haut de ce hameau ni dans les fermes de Mousse. Ils savaient qu'ils pouvaient y faire de mauvaises rencontres, et effectivement, des soldats anglais et des maquisards étaient cachés dans ces lieux.

Cette scène de l'arrivée des habitants du Harcholet, sur le pont de la crèche, m'a beaucoup frappé.

Mr. Gérard marchait devant, très digne. Derrière lui et massés, tous ceux que les allemands avaient expulsés le long de la route. Très peu avaient un bagage ou un sac. Les soldats les encadraient. Le groupe allait à pas lents. On connut des scènes identiques avec les habitants des différents quartiers de Mousse.

Je dois ouvrir ici une parenthèse.

On passa à la télévision, vers 1987-1988, un film remarquable intitulé " Au nom de tous les miens ". Ce film relate l'histoire d'un jeune juif polonais âgé d'environ 15 - 16 ans, qui échappe par miracle à l'arrestation lorsque les S.S. expulsent les habitants du ghetto de Varsovie. Dans ce film, on voit, lorsque les juifs sont rassemblés par groupes avec leurs valises, leurs paquets, leurs baluchons et conduits sous la menace des armes, vers une destination qui sera la même pour un certain nombre d'habitants de Mousse.

Que les personnes qui n'ont pas vécu le 24 septembre 1944 et qui ont vu ce film et peut-être le verront, se disent bien que cela s'est passé de la même manière à Mousse.

Les juifs de Varsovie s'attendaient à cette expulsion, c'est pourquoi, ils avaient eu le temps de préparer des bagages. Les mousséens, pris par surprise n'en avaient pas ou presque pas. Ils ignoraient ce que l'on allait faire d'eux.

Dans ce désarroi, on ne savait pas ce qu'il fallait emmener. On prenait n'importe quoi ( si on en avait le temps ) et les objets qui pouvaient être les plus utiles échappaient à l'imagination. J'ai cité le cas de cet homme qui crut bien faire de prendre son portefeuille pour le soustraire à l'ennemi. Je dois citer l'arrivée de Charlotte Dubois qui descendait le Rain de Collé en tirant sa vache par le licou. L'animal fut attaché à la grille de la crèche devant la maison de Robert Maurice. Dans mon récit, j'avais laissé mes parents qui s'apprêtaient à quitter la maison. Ceux-ci entendirent des pas dans le couloir qui donnait accès à une cour arrière et une cave de plain pied. Ma tante qui était toujours l'interprète ouvrit la porte d'accès à ce passage et se trouva en face d'un allemand gradé, ( on sut par la suite que c'était un lieutenant ), qui partait avec, sur le bras, un bocal de cornichons, qu'il avait volé dans la cave. Avec un petit sourire, peut-être se sentait-il fautif, il dit : " Madame, j'ai pris cela ". Ma tante haussa les épaules, mais que pouvait-elle faire? Elle pensa : " Hier soir, j'aurais dû empoisonner ce bocal ".

Cette prise de guerre allait cependant jouer un rôle important dans les heures qui allaient suivre.

Les habitants du bas du village s'étaient vus ordonner de lâcher leurs vaches ou de les emmener. Dans ce dernier cas, elles furent abandonnées en cours de route. Les gens du bas furent rassemblés devant les écoles et ensuite emmenés à la crèche.

Tout Moussesey, qui avait été passé au peigne fin, était rassemblé là, à peu près 1000 personnes, hommes, femmes et enfants. Des mitrailleuses furent braquées sur la foule, une, dans le jardin de Melle. Roeser ( Joseph Edelbloute aujourd'hui ), une autre, au bout de la pelouse devant la maison où logeaient les directeurs Vinot, Tisserand et Goepfel, la troisième, sur la butte qui se trouvait derrière la maison de Georges Adam. De cet endroit, on dominait parfaitement la situation.

Une bande de cartouches était engagée dans le mécanisme de chaque arme et chaque tireur était à son poste. Si une tentative de sortie ou de rébellion avait été faite, les feux croisés de ces mitrailleuses nous auraient cloués sur place.

Il pouvait être 10 heures, alors un de ces S.D. arriva, la mitraillette à la main et gueula : " Les hommes de 16 à 60 ans, mettez vous là ( vers la grille, le long du Rabodeau ), les autres là-bas ( sous les

tilleuls)". La population était séparée en deux. Puis il cria : " La famille Freine " et répéta : " La famille Freine et toute sa clique ". Tout ceci était prononcé en assez bon français. Mme Freine s'avança vers les allemands. Son fils André qui était avec moi et avait mon âge 15 ans, voulut faire de même. Je le retins par le pan de sa pélerine et lui dis de rester derrière moi. Ce qu'il fit. Mme Freine fut aussitôt embarquée en voiture qui n'était autre qu'une traction avant citroen.

Tous, avions pensé que nous ne la reverrions plus. Emmenée au château de Belval, lors d'un interrogatoire accompagné de quelques coups, elle dupa les interrogeants qui la relâchèrent le lendemain.

Celui qui avait si bien demandé la famille Freine, réclama alors le maire. Mr. Py sortit du groupe des hommes et parla avec cet allemand. Au bout d'un moment, Mr. Py, l'air grave, se plaça au milieu de l'espace laissé entre les hommes et le restant de la population et dit : " Les autorités allemandes prétendent " " Pas prétendent, disent " reprit cet allemand. Alors dans ma petite tête de 15 ans, tout se mit à trotter très vite. Je m'interrogeais : " Comment se faisait-il que ce nazi de basse besogne qui parlait français, puisse connaître la nuance entre prétendre et dire ? N'était-il pas un français à la solde de l'ennemi ?" Ceci passa comme un éclair dans ma tête et Mr. Py reprenait déjà : " Les autorités allemandes disent qu'il y a eu parachutage sur le territoire de la commune ". L'allemand reprit : " Parachutage d'armes par les avions anglais ". Mr.Py: " Et que si dans 20 minutes les 50 hommes qui auraient participé au parachutage ne sortaient pas des rangs, le village serait brûlé et tous les hommes seraient déportés ". La menace était terrifiante et suffoqua tout le monde.

Ce nazi proposait un choix : 50 hommes que l'on pourrait faire parler et il en saurait plus long. Nous serions alors quittes avec lui.

Ou si personne ne sortait des rangs, il voulait tous les hommes rassemblés là et la destruction du village. De toute façon, il sera renseigné.

A Oradour sur Glane, la tragédie avait commencé exactement comme cela : les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre, les mitrailleuses, la menace.

Nous avions affaire à des hommes, plus exactement à des sauvages de la même spécialité qu'à Oradour. Tous ceux qui n'ont pas vécu ce 24 septembre 1944 et qui ont aujourd'hui 20, 30 ou 40 ans, ne peuvent pas savoir ce qu'a été cette situation. Pendant la guerre, les moyens de communications étaient difficiles, en 1944, on ne savait même plus ce qui se passait dans les régions voisines et ce 24 septembre on ignorait que de semblables opérations se déroulaient à la Petite Raon et au Puid, qui fut

partiellement incendié. On ne connaissait pas Oradour dont le martyre avait eu lieu début juin, alors que les allemands étaient encore en puissance et n'avaient pas encore perdu la bataille en Normandie. C'était heureux que nous soyons ignorants car je me demande ce qu'auraient fait ceux et celles qui venaient de recevoir cette menace s'ils avaient été en connaissance du massacre. Maintenant, les allemands étaient perdants, les alliés s'approchaient de leurs frontières et ils n'étaient sûrement pas animés des meilleures intentions.

Présentant d'autres dangers, certains hommes n'auraient-ils pas tenté une sortie fort peu possible. Un vent de folie ne se serait-il pas emparé de certaines personnes? Devant ces mouvements, qu'auraient fait les servants des mitrailleuses? Il valait mieux ne pas savoir ce qui s'était passé à Oradour le 10 juin 1944 et dans d'autres pays comme Ascq dans le Nord, Robert-Espagne dans la Meuse.

Après les paroles fatidiques de Mr. Py, le silence s'était fait. Il fut de courte durée.

L'abbé Gassmann, curé de Moussesey, sortit des rangs et se plaça dans le no man's land, formé entre le groupe des hommes et de celui des femmes. Il dit : " Nous allons dire le chapelet ".

Tous les hommes se découvrirent. Tous, qu'ils furent pratiquants ou pas, croyants ou athées. Par ce geste, ils se réfugiaient derrière la prière de notre curé ou derrière notre curé tout simplement. On n'alla pas plus loin.

Toujours ce même S.D. s'élança vers l'abbé Gassmann, agitant d'une main un chargeur de mitraillette, j'ai bien dit un chargeur de mitraillette, et cria : " Les pauvres soldats allemands qui se font lâchement assassiner dans le dos par les maquisards, ont-ils le temps de faire une prière avant de mourir? " ( Il parlait vraiment bien français, cet allemand! )

L'abbé Mollier, adjoint de notre curé, s'avança et dit à l'adversaire: " J'ai fait deux guerres, je vous ai toujours tirés de face ".

Alors Mr. Py fit front à l'énergumène qui connaissait la signification d'une prière et lui tint ce langage d'une voix forte : " Au nom de la population, je proteste, vous n'avez eu aucun soldat tué sur le territoire de la commune ". C'était exact.

Si, lors des opérations des 17, 18 et 19 août, il y avait eu des allemands tués, c'était dans les " Bois Sauvages ", territoire des communes de la vallée de Celles. Sur Moussesey, rien n'avait été signalé. L'argument

amené par Mr. Py était de poids et incontestable, mais il était difficile de discuter avec ces sauvages.

Ce SD qui se trouvait en face des ces hommes déterminés, ne trouva plus rien à dire et rejoignit ses comparses au bout de la cour. On se demandait ce qu'ils allaient faire. On s'attendait à voir les premières flammes des incendies. Mais où nous étions, nous aurions été environnés de maisons en feu. Les paroles de Mr. Py auraient-elles eu un impact sur les intentions des allemands? C'est possible et même probable.

Si malheureusement ils déportèrent les hommes, ils n'incendièrent pas le village. Après la protestation de Mr. Py, il se fit un silence pesant. Tout le monde était tendu. Sûrement aussi, l'ennemi qui attendait ses victimes. Personne ne sortit des rangs, et aucun de ceux qui n'avaient pas été à la " Charbonnière " ne dit à son voisin, dont il connaissait la participation au parachutage, de se rendre.

Les hommes de Moussey ont été solidaires et l'on peut qualifier cette attitude d'acte d'héroïsme. Et l'on resta ainsi à attendre.

La soeur Ephrem, la supérieure, allait de groupe en groupe, prodiguant des paroles de réconfort. Passant à proximité de moi, elle dit à une personne : " Eh bien, s'ils veulent brûler quelque chose, qu'ils brûlent donc la crèche ". Cet immeuble n'était pas la propriété de la soeur, mais elle aurait volontiers sacrifié son logis pour satisfaire le sadisme de ceux qui nous terrorisaient. Il faut noter ici le courage exceptionnel de ces religieuses qui, pendant les événements douloureux de la guerre juin 1940, 18 août et 24 septembre 1944, se distinguèrent particulièrement.

A un autre moment, Robert Dubois, père de Jean était à côté de moi. Depuis plusieurs mois, il ne se rasait plus, avait une barbe en désordre et paraissait un vieillard. Conscient de son allure, il ne s'était pas mis avec les hommes de 16 à 60 ans, fourchette d'âge dans laquelle il se trouvait. Un allemand, vêtu de la tenue " léopard " des S.S., mais qui ne portait pas les insignes de cette arme, semblant se promener, passa devant Robert Dubois et lui demanda en un mauvais français : " Quel âge, grand'père? ". " 65 ans ", répondit Robert Dubois. " Ah gut ", fit l'allemand. Robert pouvait dire que son stratagème avait réussi, mais en cas de contrôle, sa carte d'identité l'aurait trahi..

... Ce dimanche de septembre, il faisait gris et le temps était un peu frais. Il était environ 12 h 30, et certaines personnes qui étaient à jeun, commençaient à avoir froid en restant ainsi immobiles. Ma mère s'entretenait avec ma tante du plat immuable du dimanche, le bon pot au feu, resté sur la cuisinière. Il devait être à point, surtout que mes grands parents paternels, étaient restés à la maison, les allemands n'ayant pas expulsé les vieillards. Si l'on avait un peu de bouillon ici, cela ferait du bien.

Ma tante avait remarqué que le peloton, qui se trouvait à la grande grille de la crèche, semblait être commandé par le lieutenant amateur de cornichons. Ma tante, Rosa, décida de tenter quelque chose. Résolument, elle s'adressa à l'officier qui la reconnut. Elle lui dit : " Ce matin, vos soldats ont fait venir ici des personnes âgées et qui n'avaient pas mangé. Est-ce que je peux aller chercher un peu de soupe? ". Ce gradé réfléchit un court instant et, sans doute, se repentant de son larcin, autorisa Rosa à sortir, accompagnée par un soldat. Elle n'en espérait pas tant.

A la maison, ma tante retrouva mes grands parents à qui elle expliqua rapidement la situation et essaya de les rassurer. Son accompagnateur la suivit jusque dans la cuisine, il ne voulait pas faillir à sa mission. Deux gros " pots de camp " furent remplis de bouillon. Il faut dire qu'à cette époque là, on faisait un pot au feu qui durait deux jours et nous étions très heureux d'en avoir. Je n'en savais rien, mais je supposais que ma tante offrit une tasse de bouillon à ce soldat qui la regardait faire, ne serait ce que pour l'amadouer ou lui montrer que les français n'étaient pas comme les allemands.

De retour à la crèche et munie de tasses qu'elle avait fourrées dans les poches de son manteau, Rosa fit la distribution aux personnes qui se trouvaient autour d'elle, et plus particulièrement, aux personnes âgées. Beaucoup ne purent bénéficier de ce réconfort. Il pouvait être 14 h ou 14 h 30 lorsqu'une certaine agitation se manifesta parmi les allemands. Des sentinelles encadrèrent les hommes et firent sortir des rangs les garçons de 16 à 17 ans. Tout le monde comprit que le départ était imminent.

Mon père qui avait vu que sa soeur avait pu sortir, lui fit un signe en secouant le col de sa veste. Rosa comprit qu'il désirait quelque bagage pour partir. A nouveau, elle s'adressa au lieutenant qui était toujours à la porte de la cour et lui dit : " Mon mari est parmi les hommes qui vont partir. Est-ce que je peux aller lui préparer un sac? ". L'allemand répondit : " Oui, mais revenez ici! ". Décidément, les cornichons de ma mère, devaient être bons. Quel dommage que nous n'en ayions pas eu plus à faire manger ce jour là à nos gardiens. Alors, l'ordre du départ arriva. Mr. Py, l'imperméable sur le bras, tel un chef, prit la tête de la colonne. On ne peut pas décrire ce qui se passa alors à l'intérieur de chacune des personnes qui était là. On ne peut pas exprimer ce que chacun ressentait, mais tous ceux

qui sont encore là aujourd'hui, se souviennent de cette scène. Jamais ceux et celles qui restaient, jamais ces hommes qui partaient, ne se doutaient de leur destin.

Ma tante qui avait pû regagner la maison, prépara à la hâte un sac pour mon père et un autre pour les commis. Voyant arriver la colonne, Rosa pensa que ma mère avait confectionné la veille des petits gâteaux, grâce au lait de nos vaches et à une petite réserve de farine que nous avions. Posant les sacs au bord de la route, elle courut chercher la boîte métallique et se tint sur le passage des hommes. Mon père et le commis Dellamaria ramassèrent leur sac, tandis que ceux qui le purent et ceci jusqu'à épuisement, se servirent en passant une poignée de gâteaux.

Ma tante regagna alors la cour de la crèche. Nous restâmes là jusque vers 16 h 30. Alors le même allemand qui parlait si bien le français, nous tint ce langage : " Vous allez rentrer chez vous. Il est formellement interdit de circuler dans le village. Toute personne trouvée dans la rue, sera abattue ". Nous étions édifiés. Les grilles de la crèche s'ouvrirent à nouveau, pour laisser passer ce qui restait de la population. Les allemands avaient cependant donné l'ordre aux jeunes de 16 et 17 ans, de rester là, de même qu'à certains plus âgés.

Les gens furent soigneusement filtrés à la sortie et je me rappelle que Paul Laliaux, âgé de 14 ans, grand et fort, eut certaines difficultés à franchir la porte. Paul Laliaux était le fils du postier. Chacun regagna rapidement son domicile. Moi, chez ma grand- mère maternelle où j'habitais pour des raisons de guerre.

Le logement de ma grand-mère était situé au rez- de-chaussée de chez Mme. Madeleine Bastien et de là, on voyait bien ce qui se passait dans la cour de la crèche. Lorsque j'arrivai, ma grand-mère me dit : " J'ai dit mon chapelet toute la journée ". Je recommandais à ma grand-mère de préparer des bagages car dans mon idée, les allemands n'allaient pas s'en tenir là et l'incendie était à craindre. En 1944, nous n'avions pas, comme maintenant, des belles valises ou de beaux sacs de voyage. Un sac à dos fut rempli pour moi, deux sacs à provisions pour ma grand-mère, dedans un peu de ravitaillement et du linge.

Le jour baissait, les soldats allaient et venaient, sortant et entrant dans les maisons. Ils n'entrèrent pas chez nous, mais ce qu'ils affectionnaient ce jour du 24 septembre 1944; c'était les bicyclettes et beaucoup de vélos disparurent de Moussey ce jour là, surtout qu'ils étaient venus à pied. La nuit tomba mais le sommeil n'arrivait pas. Si un jour est appelé " le plus long ", cette nuit du 24 au 25 septembre 1944 fut pour les mousseens " la plus longue ".

Les hommes en montant vers Belval, lieu qui devait être leur première halte, avaient vu flamber les maisons du haut du Harcholet : propriété Marlier. Dans l'idée de certains, les allemands méthodiques, commençaient la destruction par où ils avaient chassés les habitants.

Arrivé comme tous, dans la cour du château de Belval, mon père voulut s'inquiéter si ses commis avaient le nécessaire. Il demanda à Dellamaria où était " Le Charles ". Celui ci répondit qu'il ne l'avait pas vu. Mais il pouvait être perdu dans la foule des hommes de Mousse, la Petite Raon et le Puid, rassemblée là pour la même raison. De toute façon, il ne pouvait pas être loin.

A un certain moment, il fut demandé les malades et les plus de 50 ans. Mon père qui avait 50 ans moins deux mois, ne se sentit pas concerné par cette mesure, mais il aperçut Charles Lavee, son conscrit, qui était sorti des rangs. Il pensa effectivement, lui aussi a 50 ans puisqu'il est de mars 1894. Mon père se demandait pourquoi les allemands triaient ces hommes. Etait -ce pour leur donner des travaux moins pénibles ou pour tout autre chose? Sans savoir exactement ce qu'il faisait, il se joignit à ce groupe. Cette décision sauva mon père de la déportation et peut-être aussi de la mort. En arrivant à Belval, les abbés Gassmann et Mollier furent aussitôt libérés. Les allemands ne voulaient pas de ces hommes qui pourraient soutenir le moral de ceux que l'on venait d'arracher à leur foyer.

Les 25 ou 30 hommes mis à part, pour raisons de santé ou d'âge, furent emmenés dans une salle du château et gardés par une sentinelle. Au bout d'un moment, l'un d'entre eux, fut appelé par un soldat. 15 ou 20 minutes après, le soldat ramena l'homme et en appela un autre. Mon père comprit qu'il s'agissait d'un interrogatoire. Surtout que ceux qui étaient sortis se trouvaient mis à part du restant du groupe, séparés par la sentinelle. Lorsque le troisième " interrogé " revint, mon père le fixa dans les yeux sans le quitter du regard. L'homme comprit l'interrogation et fit signe des paupières que cela allait.

Au septième ou huitième, mon père recommença son manège. Le questionné fit la moue. Il n'y avait plus qu'à prendre une moyenne. Enfin ce fut le tour de mon père. Il attendait ce moment avec appréhension. Il fut introduit dans une salle où il y avait une table, assis à celle-ci trois allemands et à chaque bout, un civil, debout.

L'un des allemands demanda à mon père sa carte d'identité qui fut tendue à ce gradé qui inscrivait sur un cahier les renseignements portés sur le document. Mon père pensa : " je suis fait, il va voir que je n'ai pas 50 ans ". Rien ne se produisit et le scribouillard restitua la carte d'identité à mon père qui respirait un peu mieux.. Alors les trois militaires sortirent leur revolver de leur étui et se les échangèrent en parlant ensemble, mon

père ne comprenant pas ce qu'ils se disaient. Au bout d'une vingtaine de secondes de ce jeu, ils posèrent leurs armes sur la table. C'était probablement une manoeuvre d'intimidation. Alors celui qui avait relevé l'identité de mon père, lui dit dans un bon français : " Monsieur Houel, vous connaissez Freine? ". " Oui, très bien ", répondit mon père. " Quand l'avez vous vu pour la dernière fois? " Mon père : " Je ne saurais vous le dire exactement, mais il y a au moins deux ou trois mois ". C'était faux, mon père avait vu Mr. Freine récemment. L'allemand dit : " C'est un terroriste ". Mon père : " Je ne sais pas, mais j'ai été étonné que vous le demandiez ce matin. Il gardait les chasses de la région et conduisait vos officiers tirer du grand gibier ". " Il y a du maquis " affirma celui qui interrogeait. Mon père : " Maquis, je ne sais pas, mais il y a aussi des bandits. Ah! dit mon père, et comme s'il voulait renseigner ceux qui étaient en face de lui, je sais que fin juillet, ce château a été cambriolé et que l'on a même pris le cochon qui se trouvait dans les écuries. On a dit que c'était le maquis, mais maquis ou voleurs! ". Mon père était conscient que les allemands savaient cela et qu'il ne leur apprenait rien. Il voulait seulement, sans compromettre qui ce soit, leur faire croire à sa coopération.

L'un des civils dit alors : " Mais, pour un marchand de bois, vous allez quelquefois au café et vous entendez ce qui se dit ". Mon père répondit : " Non, Monsieur, je ne vais pas au café. Vous pouvez vous renseigner dans le pays. Je suis d'une très grande sobriété ". Une autre question " Avec votre entreprise, vous travaillez pour le maquis ou pour notre armée? ". ( Vraiment ce maquis les inquiétait ). Alors mon père sortit un papier qu'il tenait toujours sur lui en cas d'arrestation et là, c'était le moment de s'en servir.

Ce papier écrit en allemand, précisait que notre scierie était réquisitionnée pour fournir des sciages à l'armée allemande. Evidemment, au bas du document, il y avait le tampon de l'organisme émetteur avec l'aigle aux ailes rigides, ailes qui aujourd'hui, malgré cette répression, baissaient singulièrement. Ceci dut satisfaire l'ensemble des hommes qui se trouvaient là. Le planton fut chargé de reconduire " l'interrogé " dans la salle avec ses compagnons. Le plus satisfait était mon père qui, pour le moment, se sortait très bien de cet interrogatoire qui frôlait la courtoisie.

Ce ne fut pas le cas pour certains autres du groupe, qui furent soumis à des questions très musclées. Ceci dura jusque dans la nuit. Au matin, vers 8 H 30 ou 9 H, un sous-officier entra dans la salle et fit signe aux occupants de le suivre. L'un d'entre eux demanda : " Devons nous prendre nos sacs? ". Quelques uns aussi, avaient pu prendre un musette lors de l'expulsion rapide. " Oui ", répondit le feldwebel, qui lui aussi comprenait le français. Mon père pensa : " Ca y est, on nous embarque, 25 ou 30 hommes, cela fait le chargement d'un camion ". En sortant du château, il fut surpris de ne pas voir de camion, mais le long de l'allée, une

dizaine de soldats, l'arme à la bretelle. Il eut un mauvais pressentiment. Ces hommes en armes n'étaient - ils pas un peloton d'exécution? On avait sélectionné les plus âgés, les malades, on les avait interrogés, on ne pouvait plus rien tirer d'eux, et pour faire un exemple, on allait s'en débarrasser.

Ils suivaient toujours leur guide dans l'allée menant à la grille principale, et plus ils avançaient, plus mon père était convaincu qu'ils étaient conduits dans le pré de l'autre côté de la route où, en 1914, des habitants du pays avaient été fusillés. Mais pourquoi avec leurs sacs? Était-ce pour les tromper? Arrivés au milieu de la route, le feldwebel s'arrêta, se retourna et leur dit d'un ton sec : " Allez- vous en ! ". Inutile de décrire l'étonnement de ces hommes. Pour mon père, ce fut comme s'il passait du "trépas à la vie". Mon père demanda alors à ce " gentil allemand " qui les libérait, s'ils pouvaient laisser leurs sacs à ceux qui restaient. Sèchement, il fut répondu : " Non, ils se débrouilleront. Rentrez chez vous, et surtout, ne dites rien de ce qui s'est passé ici. Sinon, nous irons vous rechercher et cela ne se passera plus de la même façon ". Ces hommes qui respiraient plus facilement ne demandèrent pas leur reste et regagnèrent rapidement leur domicile. Ils échappaient à la déportation. Vers 9 H 30, mon père était de retour à la maison.

Chez ma grand-mère, cette nuit du 24 au 25 septembre 1944, s'était passée sans beaucoup de sommeil. Nous étions restés habillés, tenant toujours pour valable, la menace des allemands de détruire Mousseu.

Ces jours là, nos ennemis n'avaient pas beaucoup de véhicules, deux ou trois voitures. Ce matin 25 septembre, il était 10 H, j'entendis un bruit de moteur. Pensant à une voiture transportant ces S.D., je m'avançais vers la fenêtre. Je fus stupéfait.

Une jeep et son équipage de trois parachutistes anglais, roulant à allure réduite, arrivait devant la maison Blaison à 60 mètres de mon observatoire. Devant la maison Petry ( actuellement ), un groupe d'allemands. Alors tout se passa très vite. Une rafale de mitrailleuse jumelée partit en direction des allemands, rafale tirée à 50 mètres par le lieutenant Dreak ( Druce ). Je vis l'un des ennemis s'abattre en agitant les bras et en criant. Je ne sais pas si d'autres furent touchés. La jeep bondit et à toute allure se dirigea vers le Rain de Collé et probablement Lieumont, refuge de ces anglais. Les allemands couraient dans tous les sens, quelques-uns s'affairaient autour de leur camarade mort. Les impacts de balles apparaissaient contre le mur de la maison. Alors je fus pris d'une grande crainte. Des ordres gutturaux fusaient de partout. Les soldats semblaient se constituer en groupes. Pour moi, ce n'était autre que des sections de destruction.

Si les allemands avaient emmené les hommes de Moussey, maintenant ils avaient leur mort et ils avaient une bonne raison de mettre toutes leurs menaces à exécution. Cette intervention des anglais n'était autre qu'une " bavure " de premier ordre qui pourrait être lourde de conséquences. Je recommandais à ma grand-mère de s'habiller le plus chaudement possible, et nous tenions nos sacs à portée de la main. Nous attendions les premiers jets de lance flammes. De la fenêtre, j'observais les moindres faits et gestes des occupants. Et ce fut tout à fait le contraire de ce que j'attendais qui se produisit. On entendait des ordres de partout. Les soldats se rassemblaient, enfourchant les bicyclettes volées et prenaient la direction de Belval. Que se passa - t-il? Avaient-ils pris la jeep pour un véhicule de reconnaissance des alliés? Se sentaient-ils contournés par ces troupes dont ils ne connaissaient pas très bien la position? Cependant, il semblerait, au cours des interrogatoires à Belval, que les allemands aient parlé de " deux voitures ".

Emmenant les vélos et le fruit de leurs larcins, les soldats avaient totalement quitté Moussey pour 15 H. Les hommes se trouvant à Belval, furent emmenés à Schirmeck. Les allemands avaient proposé à Mr. Py de retourner chez lui. Celui-ci refusa et voulut partir avec ses hommes et ses fils Claude et Bernard. Mr. Py, déporté volontaire, paya de sa vie ce geste héroïque.

Ce 25 septembre 1944, l'après-midi s'achevait, on commençait à oser sortir des maisons. Charles Lalevée vint m'aviser que l'un de nos chevaux se trouvait dans son écurie. Je me demandais pourquoi les allemands avaient déplacé cet animal. Je partis chercher le cheval et le ramenai chez mes parents. Mon père et moi-même, sortions de l'écurie où nous avions attaché " Faro " à sa mangeoire, nous trouvant sur la route, nous crûmes voir un fantôme. Remontant la rue, en trainant les pieds, comme il avait l'habitude de le faire, nous aperçûmes dans le soir qui tombait " Le Charles ". Evidemment, première question qui lui fut posée : " Mais d'où viens-tu? ". Sa réponse dans son accent allemand assez prononcé : " Moi, chai caché ". Tandis que nous le réconfortions par des boissons chaudes, il avait froid et il tremblait, voici ce qu'il nous raconta .

" Se trouvant sur les rangs avec les hommes de Moussey, il avait remarqué le vide qui se trouvait sous le pan incliné par où les mamans accédaient avec leur landau aux salles des infirmières. Profitant de quelques secondes d'inattention de la sentinelle, qui se trouvait à proximité de ce passage, il s'était précipité sous cette plaque de béton et s'y était aplati sur un tas de bois. Pour parfaire sa cachette et chaque fois que la sentinelle lui tournait le dos en faisant les cent pas devant son abri, il plaçait un ou deux morceaux de bois devant lui et jusqu'à ce que cela constitue un " rôle ", le masquant totalement. " Le Charles " resta là, sans

bouger, du 24 septembre 11 H jusqu'au lendemain 18 H. Vers cette heure, n'entendant plus rien, il sortit de sa tanière".

Cet exploit relève plutôt du miracle! Il y avait ce matin là du 24 septembre 1944, les servants des mitrailleuses qui guettaient, les sentinelles placées autour de la foule veillaient et, parmi tous les gens qui se trouvaient là, les S.D. qui se promenaient la mitraillette à la main. Aucun homme qui se trouvait à la crèche ce matin là ( sauf cet inconscient de Charles ), n'osa tenter quelque chose. Chacun pensait aux représailles qu'aurait pu attirer sur sa famille et sur lui-même, une action quelconque, remarquée par les allemands. Il fallait que ce soit un imbécile, un cerveau de petite taille, comme ce Charles, qui réussisse cette " évasion " au nez et à la barbe des allemands. Il n'avait rien mesuré, rien calculé. Vu par une sentinelle, il aurait été aussitôt considéré comme un " terroriste ", comme un de ceux qui avait été demandé comme participant au parachutage.

Questionné, il en aurait été déduit que son accent n'était pas celui d'un Lalue, né au milieu de la France, comme le stipulait probablement sa carte d'identité. Subissant un interrogatoire comme un de ceux dont nos ennemis étaient très spécialistes, il aurait peut-être avoué son origine; aggravant son cas. Mais par sa folie, il venait d'éviter l'exil que les autres allaient connaître. En aucun cas, un homme bien réfléchi, bine décidé, n'aurait osé faire cela le 24 septembre 1944 à Moussey, dans la cour de la crèche.

Le bilan de ces déportations du 18 août et du 24 septembre 1944, plus les autres arrestations individuelles, est impressionnant.

En voici les chiffres :

- Hommes déportés : 183 - Morts 142
- Femmes déportées: 4 - Morts 2
- Total déportés : 187 - Morts 144

Si l'on considère qu'il y avait à Moussey, à cette époque 1200 habitants, c'est 1/8 soit 12% de la population qui est morte dans les camps de concentration.

Si l'on ajoute 5 morts aux armées et 3 victimes civiles, nous rapprochons de 13% des habitants.

D'après les statistiques nationales, toutes proportions gardées du nombre de morts par rapport au nombre d'habitants, Moussey est le pays de France qui a eu le plus de victimes après Oradour sur Glane.

**Que ceux qui liront cette histoire s'en souviennent.**